

RÊVERIES AUTOUR D'UN ARBRE

À G. F., si subtil interprète de tant de rêveries,
avec gratitude et amitié

Jean-Pierre RICHARD

Si je relis, encore une fois, dans *Connaissance de l'Est*, le poème du *Banyan*, j'y suis comme frappé, à nouveau, par l'extraordinaire intensité imaginante, pulsionnelle, et même littérale d'un tel texte¹.

Toute cette force, on la reçoit, d'emblée, à travers le laconisme, l'énigme aussi de son entame. *Le banyan tire* : voilà un mouvement qui inverse, comme agressivement, tout un cours « normal » des choses. Dire d'une plante qu'elle *pousse*, qu'elle s'élève peu à peu au-dessus du sol, c'est faire, en somme, un acte de foi, naïf, à l'endroit d'une causalité profonde ; c'est penser qu'une sorte d'en-dessous originaire (notre terre, notre mère) nous produit, nourrit, entretient, informe, nous donne de quoi, lentement, devenir ce que nous sommes.

Mais si cette croyance implicite est atteinte, si cette confiance se rompt, voilà que tout le système se renverse. Et c'est logiquement alors, dans la logique du rêve le plus premier, que la poussée doit se muer en un tirage. Ce qui était inventé, et désiré, comme une fourniture (heureuse, continue), devient une extraction (difficile, déchirée). L'apparent travail de la fertilité s'avère être une séparation, quelque chose comme un trauma, un problématique halage.

Et n'en est-il pas de même, peut-être aussi, dans l'ordre philosophique (familier à Claudel, on le sait) ? La confiance dans la cause efficiente, celle qui produit la *poussée*, qui pousse la chose (la plante) à être ce qu'elle doit devenir, cède la place à un pari porté sur la cause finale, celle selon laquelle l'identité est appelée (attirée) par son but, son terme, sa conclusion : cet arbre, désormais advenu, d'une singularité si frappante, et qu'il va s'agir de décrire, peut-être d'interpréter.

1 – Paul Claudel, *Connaissance de l'Est*, Édition établie par Gilbert Gadoffre, Mercure de France, 1973.